

Post-mortem pour l'Eskabel?

Bernard Andrès

Volume 8, Number 1, Fall 1982

Madeleine Gagnon

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200371ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200371ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andrès, B. (1982). Post-mortem pour l'Eskabel? *Voix et Images*, 8(1), 147–148.
<https://doi.org/10.7202/200371ar>

THÉÂTRE

Post-mortem pour l'Eskabel?¹

par Bernard Andrès, Université du Québec à Montréal

C'est le tout premier roman de Marie-Claire Blais que le théâtre de l'Eskabel a choisi de monter à sa façon en fin de saison 1981-1982. Mal lui en prit peut-être... mais n'anticipons pas. On aurait pu s'attendre à une adaptation des plus libres, du type de celles effectuées avec Arrabal, Thomas Mann et Marguerite Duras, par la même troupe. Il semble cependant que pour leur première œuvre québécoise (au sens de texte publié), les gens de l'Eskabel aient opté pour une telle fidélité au modèle que le public lecteur et spectateur n'aura aucun mal à retrouver l'original, depuis la trame jusqu'au détail des répliques. On connaît l'histoire de ce bel idiot de famille, grand amateur de chevaux, couvé puis rejeté par sa mère le jour où il sera défiguré par sa sœur. On se rappelle peut-être cette atmosphère de serre chaude où évoluent les êtres, le personnage du vieux beau qui s'adjoint au trio en la personne du beau-père et, dans cette cellule familiale décadente, la progression inexorable du *mal* (moral et pathologique). Comme le ver dans le fruit, les germes de la haine et de la laideur rongent l'apparence de quiétude et de beauté que tentent de préserver les propriétaires du domaine, face aux paysans qui les entourent. La « mise en espace » à laquelle procède l'Eskabel consiste précisément à accentuer le clivage entre les deux univers, en mettant l'accent sur celui des ouvriers agricoles dont les travaux et les loisirs viennent scander et relativiser le drame familial. Toujours présent en arrière-plan, le chœur des paysans et paysannes oppose sa vigueur et son entrain, ses chants et ses danses à l'oisive langueur de la grande famille bourgeoise. Ce chœur prendra même le devant de la scène à la toute fin du spectacle, rompant ainsi quelque peu avec le texte de M.-C. Blais (on se souvient de la fin tragique de *la Belle Bête* : incendie du domaine et double suicide d'Isabelle-Marie et de Patrice).

Quand on sait que l'Eskabel s'est souvent complu dans l'évocation esthétisante d'univers décadents, *la Belle Bête* ne peut que faire date dans l'historique de cette troupe. À tous points de vue. Au plan thématique, l'adaptation du roman de M.-C. Blais reste dans la tradition des spectacles antérieurs par le choix des personnages centraux et du drame qui les anime. Mais une rupture apparaît dans l'avènement d'un personnage collectif « déclassé » par rapport aux autres productions (le chœur paysan). Sur le plan esthétique, décor, gestuelle, transitions d'espace et de volume scéniques sont toujours là, mais la dimension musicale et chorégraphique, un rythme

plus vif, démarquent ce spectacle des précédents. Par ailleurs, le choix d'une œuvre québécoise n'est pas sans intérêt dans la perspective d'un ancrage plus marqué dans le milieu culturel. Précisons toutefois que si depuis douze ans l'Eskabel puise en partie son inspiration dans des œuvres internationales, elle s'inscrit sans conteste dans une tradition québécoise par ses ateliers ouverts au public, sa base de recrutement, son travail de mise en scène, l'organisation collective de ses productions et l'implication d'auteurs-maison comme Jacques Crête, Pierre-A. Larocque et Robert Charron. Il faudrait aussi mentionner dans la « pré-histoire » de la troupe, *Magie cérémonielle*, conçue en 1969 à partir de poésies québécoises dont celles de Claude Gauvreau et d'Albert G. Paquette.

Enfin, sans tomber dans la martyrologie facile, le sort qui vient d'être fait à l'Eskabel par le Service des Incendies de Montréal, illustre bien une composante de base commune à tout le jeune théâtre québécois : la précarité extrême des conditions d'exercice (cf. également la fermeture des Fleurs du Mal, de l'Atelier continu et des Voyagements). Non seulement se partager les miettes du théâtre institutionnel en guise de subvention, mais encore travailler dans l'illégalité administrative. Même si l'Eskabel est relativement mieux financée que d'autres (mais elle est la seule jeune troupe à posséder son théâtre), au moment d'écrire ces lignes ne vient-elle pas de succomber à une inspection sauvage qui interrompt à la troisième représentation une pièce en plein essor dont la troupe comptait faire (si j'ose dire) son cheval de bataille? Qu'importe, dira-t-on, puisqu'ils auront réussi à remonter la pièce un mois plus tard au théâtre de la Grande Réplique? N'est-ce pas le sort traditionnellement réservé à la relève et les meilleures conditions d'émergence pour toute entreprise prétendument d'avant-garde? Il s'en trouvera encore pour prôner avec bonne conscience le théâtre pauvre et rétablir l'équation gêne = génie dans le domaine des productions culturelles. En attendant, si l'Eskabel ne parvient pas d'ici peu à normaliser ses gicleurs, les nobles sacrifices consentis par ses membres tomberont lamentablement à l'eau et, à l'heure où paraîtront ces lignes, on ne parlera plus qu'au parfait du « plus vieux théâtre expérimental du Québec », et au passé antérieur de la *Belle Bête* de M.-C. Blais. On achève bien les chevaux.

1. Titre à valeur conjuratoire... on l'espère!